

## Chapitre Sixième

### Le campement des envahisseurs

Les prostituées avaient dressé une sorte de campement près de la porte principale du camp romain avec des voiles suspendus à des pals, des tapis luxueux mais déchirés jetés par terre, des rubans multicolores qui, suspendus comme des cordelettes, crépitaient au petit vent du matin. Avec des toiles ingénieusement disposées elles s'étaient ensuite construites des petites chambres. Les unes débraillées, les autres étalant leurs robes voyantes, la plupart assises les jambes écartées et les seins à demi couverts, d'autres couchées sur des coussins aux couleurs vives, attendaient les légionnaires qui, libérés de leurs obligations militaires, obtiendraient la permission de sortir du camp.

Elles riaient vulgaires, se lançaient des invectives, des railleries et d'insultes plaisantes seulement en apparence, montraient l'un après l'autre les marchands et les vivandières qui attendaient eux aussi en dehors du camp. Dans ces commentaires obscènes il y avait, à peine caché, une invite gouailleuse à ces hommes qui, ou n'avaient pas d'argent pour se payer leurs prestations, ou avaient autre chose en tête. Parmi elles, il y avait des syriennes, des juives, des grecques. Deux même étaient des nubiennes, à la peau noire et luisante comme l'ébène et de grandes dents blanches, arrivées là, dieu seul sait d'où.

Plusieurs étaient jeunes et belles, d'autres déjà fanées mais agréablement vulgaires. Et derrière toute cette gaîté, mais pas trop, derrière ces voix et ces rires, ces attitudes effrontées on percevait un je ne sais quoi de désespérément amer.

Le petit groupe de marchands au contraire – cinq en tout – se tenait à l'écart, près de la sentinelle, ils attendaient patients et modestes. Trois d'entre eux avaient posé à leurs pieds les marchandises qu'ils espéraient vendre et leurs ânes mastiquaient de la paille le museau à terre, envoyant des coups de queue pour chasser les mouches. Les deux autres, portant des tuniques plus neuves et de meilleure laine avec de splendides ceintures à la taille – fournisseurs de l'armée selon toute apparence – attendaient d'être convoqués par les officiers romains. Avars de paroles, ils avaient l'air grave et le regard très vigilant.

La foule des mendiants, vêtus de haillons, maigres, une misère famélique sur le visage, étaient accroupis par terre en des poses incongrues : ils attendaient qui couché dans la poussière, qui appuyé sur le dos d'un compagnon, que le décurion affecté aux repas se montre à la porte et fasse le signe tant espéré. Ils étaient prêts – un plus impatient avait fait plus d'une fois un pas vers l'entrée mais, après avoir donné un coup d'oeil à la sentinelle, avait reculé désespéré – à se traîner à l'intérieur, à avancer tour à tour, pour se disputer les restes du repas

des légionnaires et nettoyer la marmite avec leurs doigts. Avec eux il y avait aussi des enfants qui s'étaient mis à jouer avec des cailloux et des bouts de bois.

Josué descendit sur la route à un endroit loin du campement, remit un peu d'ordre dans sa tunique, nettoya le mieux possible ses sandales, serra sa misérable ceinture, cacha ses armes derrière un buisson, s'approcha d'un pas sûr et désinvolte du camp romain, ce qui lui coûtait un grand effort de concentration.

Devant la porte il ralentit le pas, donna un coup d'œil alentour sans montrer ni inquiétude, ni inexpérience, observa les trois groupes, contourna un gueux qui était venu à sa rencontre plein d'espoir, ne fit pas attention aux appels de deux prostituées et avec un sourire hypocrite sur le visage il se dirigea vers le groupe des marchands qui interrompirent leurs discussions, tournèrent la tête et le regardèrent de haut en bas avec méfiance et hostilité, soit parce qu'ils n'étaient pas convaincus par ses vêtements soit parce qu'ils étaient agacés par l'arrivée d'un nouveau concurrent.

« Shalom...Puis-je me joindre à vous ? » commença-t-il avec un profond salut comme il convenait à un vrai marchand, il posa un regard débonnaire, scrutateur mais enjôleur sur les cinq hommes comme s'il comprenait qu'il arrivait en adversaire mais pourtant aussi en collègue. Et sans attendre que ce soient eux qui l'interrogent, il les renseigna : « Je serais très honoré si vous me permettiez de rester ici avec vous qui semblez de prime abord être des marchands riches et expérimentés. Moi non, hélas. Je fais un peu de commerce seulement par ici. Je m'appelle Jean ben Judas et je viens d'un village près de Za'atra, le dernier pauvre village de montagne près d'ici, avant le désert de Judas et j'ai toujours vendu les chevreaux et les agneaux que les gens de mon village élèvent. Mais par ces temps calamiteux ce n'est pas le moment de pousser les troupeaux vers Jérusalem où j'ai toujours trouvé des acheteurs faciles et argentés. Alors je me suis dit quand j'ai su qu'une armée aussi grande et puissante allait passer par cette route, pourquoi ne pas venir offrir ma marchandise aux kitt... » il se corrigea en un éclair, « aux romains ? ».

Et il ajouta illico, feignant de ne pas voir les signes d'agacement sur le visage des marchands, avec un ton plein de regrets : « j'ai mal fait ? Peut-être que je viens déranger les plans de l'un d'entre vous ? »

Hélas, il avait parlé en araméen et non en grec. Deux seulement le comprirent tout de suite parce qu'ils étaient judéens. Un lui répondit : « Des chevreaux, ça ne m'intéresse pas. C'est une marchandise de peu de valeur, maintenant que chaque soldat en vole au moins deux dans chaque village qu'il traverse. De toute façon, je te souhaite bonne chance » et il lui tourna le dos.

L'autre se borna à lui dire non d'un geste.

Les trois marchands qui comprenaient seulement le grec, quand ils eurent entendu la traduction de son petit discours, secouèrent seulement la tête mais dans la discussion à voix basse qu'ils avaient repris entre eux, on sentait une note de soulagement. Le judéen qui s'était offert pour traduire, comme s'il avait

changé d'avis ou voulu une quelconque information, s'approcha de Josué et lui parla à mi-voix : « Alors tu dis que tu fais commerce de victimes sacrificielles ».

« Je ne sais pas si les chevreux que je vends à Jérusalem finissent sur l'autel ».

L'autre l'interrompit brusquement : « Tu connais le prêtre Judas ben Nair ? »

« Non... » Josué eut un moment d'hésitation mais il se reprit immédiatement. « Mais j'ai entendu les lévites l'appeler à pleine voix sur le parvis du Temple. Je ne lui ai jamais parlé ».

« Etrange... C'est lui qui s'occupe de l'achat des chevreux ». Le marchand, avec un regard dur et inquisiteur posa une autre question : « Et tu dis que tu viens de Za'atra sur la montagne ? »

« Oui... »

« On me dit ici que les montagnes sont toutes pleines de brigands. Et qu'ils volent et commettent des violences de toutes sortes plus qu'en d'autres endroits ».

« Tu les appelles des brigands ? » laissa échapper Josué, sans réussir à cacher toute son indignation, mais après, comme si cette affaire ne lui tenait pas à cœur, il se corrigea : « Oui, à dire vrai, c'est vrai. Même nous, on a dû en pâtir. Mais si tu leur fais cadeau d'une chèvre ou seulement d'une poignée d'olives, on te laisse en paix ».

« Ecoute... » Le marchand examina à nouveau ses vêtements, scruta attentivement l'expression de son visage et baissa encore plus la voix « Tu fais partie du groupe de rabbi Simon ? ».

« Qu'est-ce que tu dis ? » feignit assez bien le zélote. « Et qui est-ce ce Simon ? Moi je ne suis qu'un marchand de pas grand-chose ».

Mais en lui-même, en mentant de cette façon, il dut constater avec amertume qu'il n'était vraiment pas un grand menteur. Et si cet homme là était un espion ?

« Ecoute-moi. Et fais moi confiance. Je risque ma tête moi aussi à te parler de cette façon. Il le prit par le bras et le tira à l'écart deux pas plus loin, comme s'il ne voulait pas déranger les quatre autres hommes, tous occupés par une discussion sur les prix et les provisions.

« Fais semblant de me parler de tes affaires de chèvres et d'agneaux » lui suggéra-t-il dans un murmure. Moi je te parlerai de mes affaires d'orge. Et parle-moi de toi. Moi je m'appelle Zacharie et je suis du groupe de Mathieu ben Glafir. Tu comprends ? »

« Oh, ce ne sont plus des temps en or pour mon commerce ! » dit à voix haute Josué, ne sachant pas encore s'il devait faire confiance ou non. Mais après un coup d'œil aux yeux honnêtes de l'autre qui le fixaient attentifs au milieu d'une barbe abondante, il se décida et à voix très basse il ajouta : « Je m'appelle Josué et, oui, je suis du groupe de Simon ».

« Combien tu espères prendre par chevreau ? » Le marchand d'orge continua la comédie. Puis jetant un coup d'œil sur les autres pour être sûr qu'ils

ne s'occupaient pas de lui, il interrogea le faux marchand de chevaux : « Qu'est-ce que tu es venu faire ici ? »

« Oh, j'espère ce que j'ai toujours pris... » Et à voix très très basse, faisant semblant de compter sur ses doigts : « vérifier si c'est vrai que cette légion se dirige vers Hébron comme on le dit ou si elle s'arrête ici pour venir là-haut dans les montagnes ».

« Ce n'est pas rien... » Zacharie posa les yeux sur le marchand syrien et se sentit tranquille. « Oui, elle va effectivement à Hébron... Ils veulent reprendre la ville. Comme tu le sais, les nôtres les avaient chassé après le départ de Vespasien pour devenir empereur.

« J'ai compris. Mais toi, qu'est-ce que tu veux faire ici ? »

Le marchand se tourna vers la sentinelle pour voir s'il enlevait la barrière et puis feignant de vouloir entraîner l'autre marchand judéen, il s'exclama : « C'est un grand et beau campement ! Les romains s'y connaissent dans ces choses-là ».

Il leva les yeux pour regarder à nouveau les montagnes alentour et dans un souffle il confia : « Tu sais, je suis l'armée des kittim, partout où elle se déplace dans cette partie du pays. Je ramasse les commandes d'orge et autre qu'ils me font et je connais les fermes qui peuvent me les fournir. Avec la marchandise je rejoins à nouveau l'armée et je m'introduis dans leurs campements. Ils me prennent pour un ami fiable. Et au contraire j'informe les miens de leurs déplacements et de leurs projets ».

« Et pourquoi cours-tu ce risque ? » demanda direct Josué fatigué de tant de feinte.

L'autre le regarda et secoua la tête : « Tu sais on m'en commande aussi vingt onces à la fois... N'est ce pas Benjamin ? »

Et comme le marchand interpellé s'était limité à faire un geste affirmatif de la tête, en continuant à parler sans arrêt avec les autres, il ajouta doucement : « Parce que comme ça je peux savoir s'ils laissent sur leur route une petite garnison dans un pays ou un carrefour. Je passe la nouvelle aux miens et eux l'attaquent ».

Josué allait demander quelque chose d'autre mais il fut arrêté par un geste brusque de la main par Zacharie. Un centurion romain se trouvait à la porte, plein de morgue, la cuirasse, les bottes et le ceinturon brillants comme à la parade, il avait fait d'abord un geste impérieux à la sentinelle et un autre, entre condescendance et mépris, aux marchands les invitant à entrer.

Le soldat se précipita pour ôter la barre qui fermait l'entrée et s'écarta, raide comme un piquet dans l'attente d'autres ordres. Les marchands interrompirent leurs propos sur le coup et avec un air onctueux et mielleux sur le visage, ils s'approchèrent de la porte, cherchant à passer l'un devant l'autre mais sans le montrer ouvertement.

Les deux judéens les suivirent. Mais avant de passer devant la sentinelle renfrognée sous le regard inquisiteur du centurion, le plus expert en hâte

murmura au zélate : « Reste près de moi et ne montre pas d'hésitation. Je t'explique tout au fur et à mesure ».

Les prostituées avaient accueilli l'ouverture de la porte avec des lazzis et des gestes d'invite au centurion ; deux s'étaient même levées, ramassant leurs robes et rejetant leurs cheveux en arrière, mais la sentinelle pointa sa lance contre elles, criant fort dans un grec guttural : « Vous, ce soir... Ce soir ».

Les mendiants, regroupés par terre en un tas de douleur, ne bougèrent même pas. Ils savaient bien que leur tour arriverait plus tard.

A peine à l'intérieur du camp, pendant que les autres se pressaient d'aller vers la tente du chargé des approvisionnements, les deux faux marchands judéens ralentirent le pas. Zacharie avait pris Josué par un bras pour le guider : « Ne te montre pas impatient. Moi, je traite d'habitude avec le chef des cuisiniers. Et à cette heure... » il leva les yeux pour regarder le soleil, « on est pas encore à la mi-matinée. Il est allé prendre les ordres dans la tente du légat. Viens et ne dis pas un mot ».

Il le pilota vers cette espèce de place au centre du campement, où se tenaient les réunions des commandants de division, se préparaient les marches, se discutaient les tactiques et où aussi on convoquait les légionnaires pour les punitions et les récompenses.

Derrière le pavillon du légat trônait, plantée dans la terre, la hampe avec à son sommet, bien en vue, l'aigle.

En débouchant d'entre les tentes dans cet espace, les deux judéens s'arrêtèrent interdits et voulurent rebrousser chemin. Il y avait toute une foule d'hommes : un manipule de soldats rangés en bon ordre avec leur centurion à leur côté, des allées et venues de légionnaires qui venaient prendre des ordres ou se dépêchaient de partir avec quelque tâche à remplir, cinq officiers qui conversaient, riaient entre eux ou sérieux, consultaient de tablettes.

Au milieu de toute cette agitation, assis sur une chaise curule, impérieux et silencieux, se tenait le commandant de la légion. C'était un homme de stature moyenne, pas très robuste, au profil aquilin, les yeux gris et les cheveux coupés en rond, dont les boucles artistement arrangées recouvraient sa calvitie avancée. Sur ses deux jambes maigres, il exhibait une poitrine que rendaient imposante la cuirasse rutilante et les décorations qui l'ornaient. Un manteau rouge, lié au cou mais rejeté vers l'arrière, couvrait le dossier de sa chaise, touchait terre dans son dos, et lui conférait un air presque royal.

Juste au moment où les deux judéens se montraient entre les tentes et allaient déguerpir à la vue de tous ces hommes en armes et affairés, lui, par hasard, leva les yeux sur eux et d'une manière inattendue, avec un éclair de fourberie satisfaite, les interpella en araméen : « Avancez, avancez, judéens ! »

Il regarda ses officiers, content qu'on l'ait entendu parler la langue des hébreux (il en avait appris un peu lors de ses longues années de garnison en Syrie) et avec un geste condescendant il confirma l'invitation : « Venez apprendre avec quelle sévère équité les romains savent rendre la justice ».

Julius Placidus (c'était son nom, pas très approprié, en vérité) s'adressa ensuite en latin – aimable, cordial et suffisant – à l'officier commandant une des deux ailes de la cavalerie de la légion, Titus Rufus : « Tu sais bien ce que dit notre Virgile : « *parcere subiectis et debellare superbos* »... Tenons-nous en à cette règle d'or aussi ici, avec ces gens là ». Et il ne finit pas sa phrase, faisant signe aux deux marchands.

Les deux hébreux qui se sentaient maintenant pris au piège, tout en pestant en eux-mêmes contre le malchance qui les avaient fait arriver à ce moment-là, firent deux pas en avant, en essayant aussi d'éviter le plus possible le contact avec ces deux païens impurs qui étaient les plus proches et les observaient avec un mépris mal caché. Mathieu, d'ailleurs, avec le savoir-faire d'un marchand consommé, fit un bref salut obséquieux au légat. Entre temps, il traduisit à Josué, rapide et à voix basse, le vers latin inopportun de ce kittim de malheur.

Titus Rufus était un homme d'âge déjà avancé, au long visage et au regard triste ; il n'était encore que commandant d'une aile de cavalerie, et c'était clair, il n'avait pas fait une grande carrière. A Rome il jouissait d'une renommée de philosophe à cause des discours quelque peu sentencieux qu'il faisait au forum et tout le monde l'évitait. Entendant qu'il était appelé à siéger comme juge alors qu'il examinait avec curiosité le visage et la manière de se comporter des deux judéens, il se tourna et avec un soupçon de déférence obligée, il essaya de porter la contradiction à son supérieur : « Permits moi, Julius Placidus de te répondre avec le vers d'un autre de nos grands poètes : « *Homo sum ; homini nihil a me alienum puto* » Tu le connais bien ».

« Ah, oui, Térence... Bon poète. » acquiesçât l'autre avec un ennui condescendant. « Mais il est passé de mode ! Et puis toi (en même temps, Zacharie tout bas traduisait à son compagnon) si je n'offense pas ton esprit délicat, tu me sembles plutôt un de ces philosophes cyniques itinérants qui venaient toujours nous casser les couilles même en Syrie. Autre chose que ce nègre de Térence ! »

« Non, permets-moi... » répliqua à nouveau Rufus avec une politesse maniérée mais avec aussi une certaine obstination dans la voix, « mes maîtres ont toujours été Sénèque et même Cicéron qui n'est pas très éloigné de lui, nos plus grands philosophes, pour mettre les choses au clair ».

« Sacré fils de putain ce Sénèque. Il écrivait, me semble-t-il... Excuse-moi si ma citation n'est pas précise mais, comme tu le sais bien, moi et les lettres... » il fit un geste vague d'indifférence, « ...voilà, que « dans tous les hommes existe un esprit divin qui observe et contrôle nos actions bonnes et mauvaises ». Quel était son dieu, seul lui le savait, quand il tenait le sac à Néron ».

« Mais nous sommes tous soumis à l'erreur ! » Rufus prit la défense du philosophe. « Lui disait en fait : « Si nous voulons être des juges impartiaux en toute circonstance, commençons par nous convaincre qu'aucun d'entre nous n'est à l'abri d'une faute. De toute façon ».

Des bobards ! se fâcha le légat. « Moi dans mon travail je ne me suis jamais senti en faute ». Et il continua, montrant de la main les deux faux marchands : « Ceux-là, il ne faut pas les comprendre mais les combattre, parce que ce sont tous des rebelles. Probablement ces deux-là aussi. De toute façon ».

Zacharie, qui continuait à traduire à voix basse le dialogue entre les deux romains, en eut un frisson dans le dos.

« De toute façon, nous deux, avant d'être des philosophes, nous sommes des soldats romains ». Et redressant sa maigre personne, il conclut avec hargne : « Je compte que toi aussi aujourd'hui... La discipline est la force la plus grande d'une armée. Plus que les armes ».

Titus Rufus se hâta de l'assurer de son soutien : « Je sais quel est mon devoir. Moi aussi je sais bien qu'il y a d'abord des devoirs et puis... » Il s'en tint là mais tous comprirent qu'il y avait de la résignation dans le ton de sa déclaration.

« Justement » commenta sardonique le chef de la légion. Puis péremptoire, il donna l'ordre : « Faites comparaître devant moi le légionnaire coupable ».

Dans le manipule aligné à droite de la place, on perçut un mouvement confus : un ondolement, un retrait, des regards apeurés de l'un à l'autre. Le décurion mit un terme à toute cette intolérable confusion en prenant par le bras un soldat, il le poussa violemment en dehors du rang, lui donna un bourrade dans le dos, jusqu'à ce que le malheureux, en trébuchant, vienne s'arrêter devant le légat.

« Avance, gros salopard, essaie de raconter à notre commandant la blague que tu as voulu me faire avaler pour de vrai. »

« Donc... » se borna à demander Placidus, les yeux réduits à une fente, la tête relevée en arrière et les avant-bras raidés sur les accoudoirs de la chaise curule.

« Voici le coupable ». Il y avait de la colère dans la voix du décurion mais aussi l'hésitation de quelqu'un qui a peur de ne pas être cru.

« Quel est le chef d'accusation qui vous a fait amener cette vermine devant moi ? »

« Donc... » reprit le décurion copiant l'exorde du légat mais d'un ton de ferveur servile : « Le légionnaire Caius, ici présent, s'est présenté hier soir à ma tente pour recevoir la tablette avec le mot d'ordre et courir la porter aux commandants des quatre manipules de garde cette nuit. Il l'a reçue de mes propres mains que voici... » et il les tendit toutes les deux comme pour les appeler à témoins, « ...Il a commencé le tour du campement, il l'a consignée devant témoin comme c'est l'usage, au commandant du premier manipule. Le second et le troisième l'ont reçue aussi. Le quatrième ne l'a jamais vu ce sale individu et il a courut m'avertir avant la nuit. J'ai pensé tout de suite à une trahison, parce que ce Caius a souvent montré de la sympathie pour les idées de la racaille de ce maudit pays. Si seulement ! J'aurais eu à faire à un ennemi. Au contraire, un brave légionnaire de son manipule m'a révélé qu'il l'avait vu sortir du campement et se dépêcher d'aller vers le groupe de femmes de

mauvaise vie qu'on traîne derrière nous depuis deux jours. Mettre en péril la sûreté de tout le monde pour une putain ! »

Au fur et à mesure qu'il parlait la voix du décurion prenait un ton de plus en plus indigné : « Je te demande à toi, Julius Placidus, de le faire punir selon nos lois ! »

Sa plainte déposée, il fit un pas en arrière et se raidit au garde-à-vous. Un silence plein de murmures s'était établi sur toute la place. On entendait distinctement des appels et des rires provenant des tentes des soldats. La brise qui soufflait en bas des montagnes rendait encore plus irréel et chargé de menace ce vide de paroles. Une estafette était arrivée, hors d'haleine, un rouleau à la main mais elle s'arrêta tout à coup, déconcertée au bord de la place.

« Qu'est-ce que tu as à dire à ta décharge, soldat ? » commença le légat, essayant de mettre dans sa voix – assez éraillée à dire vrai – la grande colère qu'il éprouvait lui aussi.

Le légionnaire tremblait de tous ses membres, les yeux baissés à terre. Il bredouillait, serrait et ouvrait ses mains convulsivement.

« Allez, parle ! »

« Je... l'ai perdue en route... Je courais... Il faisait déjà nuit. »

« Ah ! C'est ainsi ! Et pourquoi es-tu allé chez les putains ? »

« Moi non, je n'y suis pas allé. Je voulais me cacher. Je ne savais plus ce que je faisais... » et après une pause, d'une voix suppliante il implora : « Je ne le ferai plus. J'ai toujours été un bon soldat... Pitié ! »

« C'est trop facile d'implorer la pitié maintenant ». Tu connais la loi... » et se tournant vers les officiers qui l'entouraient, il les interpella péremptoire : « Quel est votre jugement ? »

Les trois commandants de cohortes sans hésitation, avec un visage de pierre, tendirent en avant leur bras droit, fermèrent leur poing et tournèrent leur pouce vers le bas en signe de condamnation.

Seul Titus Rufus hésita un instant, ; il fut sur le point de parler, jeta un œil sur le légat rigide sur son siège, fit une grimace de regret et leva son bras lui aussi.

« Décurion, exécute » ordonna Julius Placidus.

Le décurion avec un ricanement de satisfaction (mais de soulagement aussi, parce qu'il avait réussi à échapper au soupçon de négligence) se tourna vers le légionnaire, le toucha du court bâton que tous les officiers romains portaient enfilé dans la ceinture, et se mit de côté.

A ce signal, tous les compagnons d'arme du légionnaire, stupides et impitoyables par intérêt ou par habitude, l'entourèrent et se mirent à le frapper à coups de poings, à coups de pieds, à coups de bâton. Deux ramassèrent des pierres par terre, se frayèrent un chemin parmi les autres et les lancèrent contre lui, cherchant à viser sa tête.

Le malheureux, qui d'abord s'était agenouillé par terre, essayant de protéger sa tête, après les premiers coups tomba à la renverse, sans courage et sans force



pour se défendre. Deux ou trois fois il poussa un cri, invoqua le nom d'un compagnon mais à la fin, il cacha, résigné, son visage dans la poussière. Seule sa tête, à chaque coup sursautait. Mais toujours plus lentement ; Enfin il resta immobile, le sang sortait de sa tête et de sa bouche. Il était mort.

Le décurion d'un ordre sec, commanda aux soldats d'arrêter. Ceux-ci se relevèrent haletants, firent un pas en arrière, mirent de l'ordre dans leur uniforme, et se remirent en rang. Dans les regards qu'ils échangèrent il n'y avait pas l'ombre d'un remords (seuls les deux plus jeunes avaient le visage livide) ou d'une faute mais seulement l'air borné de celui qui a obéi à un ordre.

« Emportez cette charogne ! » ordonna très froidement et presque avec ennui le légat. Puis, réajustant sa cuirasse qui avait glissé en avant en suivant la scène, il sourit au centurion – un beau garçon blond et efféminé – qui lui servait de secrétaire : « Qu'est ce qu'il y a maintenant ? »

Pendant que le jeune homme d'un mouvement gracieux se penchait pour ramasser quelques rouleaux et les parcourait avec un petit sourire vide sur son visage, Zacharie, attentif à ne pas se faire entendre, marmonna à Josué : « Tu as vu la discipline de l'armée romaine ? Et tout ça pour une faute légère ».

Josué secoua la tête, incrédule, et sibyllin dit : « Nous devons les battre. Nous les battons. Mais... »

Zacharie lui serra le bras pour qu'il s'arrête.

D'une voix gracieuse le secrétaire, levant d'abord les yeux sur son légat puis sur les autres officiers, annonça : « On doit procéder maintenant à l'interrogatoire du brigand capturé hier. »

« Oh, le lestès ! » Placidus maintenant étalait sa connaissance de la langue grecque. « Amenez-le ici ! Amenez-le ici devant moi ! »

Il avait l'air amusé, comme quelqu'un qui attend le début d'un bon spectacle.

Deux légionnaires – une paire d'énergumènes aux visages et aux bras marqués de cicatrices, secouèrent violemment par la corde qu'ils lui avaient enroulé autour de son cou, un jeune judéen ensanglanté et roué de coups jusqu'au-dessous de la chaise curule.

Il n'était pas très grand et entre les deux romains au visage de brute, il avait l'air d'un jeune garçon. D'épais cheveux noirs tombaient en boucles presque jusque sur ses épaules, une barbe rare d'adolescent avait bien du mal encore à lui couvrir les joues et le menton, il avait deux bras à peine musclés. Mais ses deux yeux fiers, volontaires et fixés devant lui, sa tête relevée dans une pause de défi le faisait paraître plus grand et plus âgé qu'il ne l'était. Un tremblement lui traversait par moments le corps mais il continuait avec rage à s'efforcer de faire cesser ce signe de peur.

« Mais c'est un gamin ! » s'exclama méprisant le légat, dès qu'il le vit devant lui. « Regarde un peu avec qui on doit combattre ».

« Comment a-t-il été pris ? »

Le décurion qui la veille commandait l'arrière garde, raide au garde à vous, fit son rapport le regard droit devant lui : « Il a sauté hors d'un buisson et jeté une lance contre un de mes légionnaire, en le manquant heureusement. Puis il s'est enfui ; Nous avons eu bien du mal à l'attraper ».

« Ah !, vraiment ! C'est donc une vraie canaille ».

« D'après son aspect et ce qu'en dit notre décurion, il ne me semble pas que ce soit vraiment un brigand ».

D'une manière inattendue Caius Rufus était sorti du groupe des officiers qui entouraient le légat, il avait fait deux pas en avant et s'était placé face à face avec le jeune judéen, hochant la tête, et il l'examinait de près : « C'est vraiment un gamin... qui a fait une bêtise répréhensible ».

« Ah oui ? C'est ce que tu crois. » Le ton du légat était vénéneux. Parmi les autres officiers aussi courut un murmure de réprobation. « En raisonnant ainsi, tu épargnerais même les frisés, ces brigands vêtus de peau de chèvre dont parle même ton Cicéron et tu les laisserais vivre tranquillement dans leurs marais ».

« Mais non ! » rétorqua avec une patience évidente et un brin didactique le stoïcien qui semblait se souvenir à nouveau de ses propres convictions philosophiques. « Il ne me semble pas que ce soit un Corocotta, qui mériterait une grosse rançon sur sa tête. Ces sardes oui, ce sont des brigands. Mais celui-ci ! »

« Ah, non ? » Placidus feignait une grande patience. « N'a-t-il pas peut-être essayé de tuer ? Si lui n'est pas un lestés, qui l'est ? Et pourquoi l'a-t-il fait si ce n'est par sauvagerie ? »

« Sauvage, sauvage... » essaya de répondre Rufus. « Nous aussi nous sommes coupables. Les bandes – attention, je ne veux pas les justifier mais seulement les comprendre – c'est la misère qui les forme. Les paysans sont chassés de leurs terres à cause de leurs dettes qu'ils n'arrivent pas à payer. Ce n'est pas comme chez nous où les propriétaires traitent les colons et les esclaves avec bienveillance. Qu'est ce qu'il leur reste à faire sinon à fuir dans le désert, vivre dans les grottes comme des animaux et attaquer tous ceux qui leur tombent sous la main pour se nourrir ? Et puis cet idiot, il était seul ! Il a fait le bravache. Nous sommes ici pour apporter la paix et on n'a pas encore réussi ».

Zacharie cependant continuait à traduire pour Josué qui avait du mal à se retenir.

« Et dire que jusqu'à maintenant je t'ai considéré comme un bon soldat de Rome... » Placidus s'était penché hors de sa chaise et tâtait le terrain du pied pour se mettre plus droit et se pavaner davantage. « Comment un officier romain peut-il dire des choses pareilles ? Partout où nous sommes allés, nous avons porté la paix et l'ordre. C'est seulement ici que nous avons du mal à les imposer. Et tu sais pourquoi, mon cher stoïcien ? Je vais te le dire moi : parce que c'est un peuple de brigands. Ils attaquent les voyageurs dans les carrefours, volent les exacteurs, dès qu'ils peuvent ils nous pillent ».

Les officiers s'étaient arrêté de discuter entre eux et suivaient le dialogue un peu surpris et un peu dédaigneux et leurs yeux passaient du légat au chef de l'aile de cavalerie ; arrogants, ils approuvaient l'un et réservaient un regard méprisant et un hochement de tête à l'autre.

Un vent impétueux s'était levé comme toujours dans ces régions, à cette heure et faisait tourbillonner en longues rafales la poussière entre les tentes et sur la place. Les mouches, arrivées en essaim, agaçaient tout le monde, mais le prisonnier qui ne comprenait pas un mot de ce que se disaient les deux autres, s'efforçait de rester droit et impassible ;

Comme Rufus ne répondait pas, Placidus brusquement s'adressa à son secrétaire : « Fais venir ici l'interprète, mon cher. Que tout le monde entende comment se défend cette canaille ».

Un légionnaire, au signe du jeune homme, se précipita vers une tente qui se dressait à l'écart des autres sur la gauche de la place, il en écarta un pan, parla à voix basse et revint suivi d'un auxiliaire traînant les pieds et endormi.

« Demande lui pourquoi il a essayé de tuer ».

L'auxiliaire traduisit en araméen la question.

Toute prête – on aurait dit qu'il l'avait préparée depuis longtemps – arriva la réponse du patriote judéen, même si elle était prononcée d'une voix rauque, car les soldats depuis sa capture, l'avaient frappé à la gorge à plusieurs reprises.

« Par zèle envers Jéhovah ! Vous, vous foulez aux pieds le sol qui n'appartient qu'au Béni... Il est notre Dieu et en vérité nous n'avons pas d'autre roi en dehors de Lui ! Qui frappe l'un d'entre vous sera récompensé. Il est là-haut dans le ciel et juge rois et puissants ; Vous, païens, vous avez fait dieu un homme et c'est pour ça que vous méritez la mort »

L'auxiliaire traduisit.

« Mais tu entends ce bonimenteur ! Quel langage de dévergondé ! Mais qui lui a appris des choses pareilles ? »

Le légat, qui ne s'attendait pas à une telle réponse de la part de quelqu'un qu'il considérait comme un brigand, tourna son regard, en feignant la stupeur, sur ses officiers comme pour les appeler à témoigner de l'infamie de ces paroles.

« Il mériterait la mort rien que pour cette offense envers notre Empereur.

« Pardonne, Julius, si j'ose encore une fois entrer dans ce débat contradictoire avec toi... » Du ton tranchant avec lequel il avait commencé à parler, Titus montra immédiatement qu'il voulait vraiment oublier son rôle d'officier romain. « C'est un criminel, d'accord. Mais il a agi conformément à une profonde conviction religieuse. Tu le vois même dans toute son attitude orgueilleuse et la passion qu'il y a dans ses paroles. La loi qui gouverne tous les hommes... »

« Quoi ? » Placidus avec grande indignation leva les bras au ciel. « Tu crois sérieusement qu'il y a une loi égale pour nous, citoyens de Rome et ces misérables ? »

Il s'interrompt, resta un moment en suspens, puis déclara d'un ton officiel : « Dans ce cas, comme en d'autres similaires, doit être appliquée seulement et intégralement la « lex Cornelia de sicariis et veneficis », qui définit « grassatores » et « latrones » qui attaque avec des armes en traître un citoyen pour le tuer ».

« Sa faute est celle de nous combattre ».

« Non, mon cher. Même là, tu te trompes : « hostes sunt quibus bellum publice populus romanus decrevit vel ipsi populo romano ; Ceteri latruncoli... » et il jeta un regard de mépris sur le prisonnier,... aut latrones appellantur ».

« Et donc... » essaya de se rabattre sur un autre argument l'officier à la réputation de stoïcien, « ...punissables par la déportation ou l'esclavage ».

« Oh ! mais tu continues à te tromper ! » Le légat était triomphant. « Celui-là, il est passible non de « deportatio » mais de ces peines qui relèvent des « summa supplicia », prévues par la loi : « ou aux bêtes ou sur la croix ! Comme dans le cas d'un esclave fugitif ».

Le stoïcien, pendant que ses collègues approuvaient par de grands signes de têtes méditatifs, (et Zacharie continuait à traduire pour un Josué de plus en plus agité) essaya un autre argument : « Il me vient à l'esprit ce que disait autrefois le brigand Felix Bulla à ceux qui l'avaient capturé : « Donnez à manger à vos esclaves, si vous ne voulez pas qu'ils deviennent des brigands ! » Maintenant, si nous montrions un peu d'indulgence envers ce pauvre idiot, il est possible... »

Mais cette fois-ci il ne réussit même pas à terminer son raisonnement.

« Nous ne pouvons pas nous montrer indulgents ! Son exemple, s'il n'est pas puni, suscitera beaucoup d'admirateurs et d'imitateurs ».

« Tu peux en être sûr ! » ne put se retenir de murmurer avec une haine profonde Josué ; l'autre judéen le fit taire immédiatement.

« On en a déjà assez dans tout l'empire de ces fables et de ces petites histoires qui exaltent ce qu'on appelle : « la vie libre et aventureuse » du brigand ».

« Eh bien, nous aussi... » Rufus essayait de calmer le mépris rageur du légat. « Quant à des rapt et à des vols... Les Sabines... »

Placidus tonna : « Notre histoire glorieuse ne peut être confondue avec celle de peuples misérables et voleurs comme celui-ci. Nés pour être esclaves. Qu'est ce qu'ils ont à nous proposer en contre partie, à nous ? A nos monuments ? A nos auteurs ? Un temple ! Un livre obscur, en plus. Et ça suffit. C'étaient des esclaves en Egypte, puis à Babylone : ils le disent eux-mêmes. Ils s'insinuent partout, vivent séparés de tous et haïssent tout le monde. Comment peux-tu ?... ».

Il s'interrompt, et se tournant vers les autres officiers, il leur montra qu'il ne pouvait plus continuer tant était grande son indignation.

« Mais, admetts-le Julius... » Le stoïcien je ne pouvait plus reculer pour ne pas perdre la face vis à vis de ses collègues. « ...

« Beaucoup des nôtres entrent dans les villages, pillent et saccagent ».

« Mais c'est la guerre ! Comment peux-tu arrêter la colère de nos soldats qui se voient chaque jour attaqués en traître et sont l'objet d'embuscades de la part de ces lestai ? »

« Moi je ne suis pas un lestès ! » retentit à ce moment là, rauque mais résolue, la voix faible du jeune hébreu fait prisonnier qui connaissait la langue gracque. « Vous êtes vous, soldats vendus à un état de brigands ! Vous kittim impurs ».

Il voulait ajouter autre chose mais la voix lui manqua. Il ordonna seulement à l'interprète, en portant la main à sa gorge : « Traduis pour les autres ».

L'auxiliaire traduisit.

« Non, nous, nous ne tuons pas en traître. Nous n'utilisons pas la sica comme vous. » répliqua le légat en sautant sur ses maigres jambes et en levant les mains, « Nous on vous combat à visage ouvert ! »

Il ne s'était même pas rendu compte dans sa colère, qu'en agissant ainsi, il déchoyait à sa dignité de juge dans laquelle il s'était drapé jusqu'alors : « Nous, nous vous combattons loyalement ! »

« Vous brûlez nos villages, vous violemez nos soeurs ». Le prisonnier avait réussi d'une violente torsion à libérer un peu sa gorge de la corde qui le serrait. « Notre tactique est une tactique de guerre légitime... nous aussi nous vous attaquons où et quand nous le pouvons à visage découvert. Traduis ! »

Le stoïcien, plus que de laisser transparaitre un sentiment de sympathie, le fixait attentif à chercher dans ses paroles et sur son visage cette étincelle de liberté dont sa philosophie lui enseignait l'existence en chaque homme : « Admirons-le au moins pour son geste courageux ! Son acte a été un acte de folie, mais inspiré par des principes qui sont aussi les nôtres. Et puis, tout seul... contre nous tous ».

Les autres officiers au contraire le regardaient le visage railleur, les autres ennuyés comme qui a déjà entendu ces choses-là en bien des endroits et par tant d'autres captifs.

« Non, lui, il fait partie de la canaille des brigands de partout, c'est un fumier » répliqua le légat, contraignant à se taire un de ses officiers qui voulait donner son avis. « Son amour pour la liberté, c'est un prétexte derrière lequel il n'y a qu'avidité et cruauté. Eux tous n'ont d'autre idéal que l'envie et la haine pour la civilisation ! Traduis, interprète ! »

Le prisonnier répliqua sur le champ : « Non, nous nous battons pour obéir à la volonté divine. Nous, nous ne sommes pas des lestai, comme vos esclaves en fuite. Nous sommes des zélotes ! »

« Mais quel Dieu ! Ce Dieu ténébreux qui, dites-vous, vous a donné les lois – obscures et incompréhensibles entre autre – sur le mont Sinai ? Non, mon cher, c'est trop facile de dire que tu es inspiré par la volonté d'un dieu quelconque ! Tu es un sicaire, non un combattant. La lex romana, claire et civilisée, affirme : « sicarios omnes vocamus, qui caedem telo, quocumque

commiserunt ». Cette loi parle de toi. Et c'est conformément à cette loi, et seulement à elle que tu dois être jugé. Traduis, interprète ! »

Le légat se rassit d'un air satisfait. Un officier se pencha sur lui pour le féliciter.

« Je n'ai pas peur de mourir. » Bien qu'on ait perçu un certain tremblement dans sa voix, le zélate continuait à tenir la tête haute avec une arrogance juvénile. « Je suis un combattant pour la liberté d'Israël ! Et même les tortures ne me contraindront pas à faire un sacrifice à la fausse divinité qu'est votre empereur ».

L'auxiliaire en traduisant en latin cette dernière affirmation du prisonnier avait volontairement pris un ton admiratif.

« Bravo ! » Placidus battit des mains, sarcastique et ajouta en araméen : « Tu es sûr de ne pas craindre la mort ? Tu ne veux vraiment pas plaider coupable et t'en remettre à notre pitié ? »

« Non ! » Le jeune patriote eut un instant d'hésitation, puis il secoua la tête avec rage. « Non ! Les frères Maccabées ont su mourir pour la liberté d'Israël. Leur sacrifice est pour moi un exemple. »

« Mais tu ne veux pas brûler un peu d'encens devant l'image de l'empereur ? Seulement deux grains ? » Le légat le tenta, pour se montrer magnanime mais aussi pour rendre encore plus évidente aux yeux de tous l'insolence opiniâtre et incompréhensible de la race des judéens.

« Non ! »

En même temps Josué se retenait difficilement de crier. Et l'expression du visage de Zacharie passait à chaque question et à chaque réponse de la colère au désespoir.

« Alors... » Le légat prit un ton solennel. « Au nom des pouvoirs qui me sont conférés par le peuple romain et l'empereur, je te condamne à mort... » Il resta un moment en attente et le fixa dans les yeux. Il y avait un brin d'embarras dans ce regard, « ...par crucifixion ».

L'interprète traduisit à contrecœur.

« La croix ! » explosa Titus Rufus. « Je t'en prie, Placidus, sauve-le ! Fais-le vendre comme esclave. Le peuple romain a toujours eu de l'admiration et du respect pour les actes de courage. Son geste a été un geste de folie, inspiré par des principes malsains ».

« Non ! » Désormais le visage du légat était redevenu de pierre. « Nous ne pouvons pas avoir de pitié. Si nous pardonnons à un, les autres scélérats penseront que nous sommes devenus faibles et deviendront encore plus effrontés. Notre civilisation est menacée par des criminels comme celui-ci. Ici, sur le Rhin, en Pannonie. Malheur à nous si nous cédon ne serait-ce que sur un seul point ! »

Le stoïcien ouvrit les bras, résigné.

Le décurion s'avança et prit dans sa main le bout de la corde qui serrait le cou du prisonnier. D'une voix indifférente il demanda : « Où le crucifie-t-on ? »

« Où l'avez-vous capturé ? »

« A un carrefour, à un mile d'ici ».

« Alors emmenez-le là. Laissez-le pendre jusqu'à ce soir et puis descendez-le. Les judéens du coin, qui sont sûrement ses complices, pourvoient à sa sépulture. »

Pendant qu'on l'emmenait, le légat réajusta sa cuirasse et affecta de ne plus penser maintenant au jeune judéen.

Il se tourna vers son secrétaire : « Y -a-t-il autre chose ce matin ? »

Le jeune secrétaire prit la tête de quelqu'un qui, avec application, récapitule en lui-même les choses à faire dans la journée : « Non, pour ce matin nous avons terminé ».

Julius Placidus se leva de son siège, s'étira et se dirigea vers sa tente, suivi en hâte par son confident, des rouleaux de papyrus sous le bras.

Le groupe se dispersa.

Les deux faux marchands restèrent là, comme oubliés, et ils suivaient d'un regard angoissé le prisonnier tout endolori mais toujours droit dans sa petite personne.

Zacharie dit, triste, à son compagnon : « Je t'en prie, continuons à faire semblant. Viens, allons chez le chargé des achats. Nous ne pouvons rien faire ».

« Oh non !... Maintenant non... » Josué était hors de lui de colère.

Ils se mirent en chemin.

« Nous devons tous les tuer ces païens cruels ».

« Je t'en prie, calme-toi... »

« Mais oui !... Je me calme. » Mais après, il s'arrêta encore : « Pauvre Israël ! Combien avons-nous dû pécher contre le Ciel, pour être précipités dans une telle abomination. Mais... »

Il allait lever la voix, il avait déjà levé un bras au ciel. Zacharie le secoua violemment.

Vers eux arrivait le décurion, avec un sourire d'intrigant, pour faire des affaires.